

# CHRISTIANISME ET TRADITION

Si Chesterton considère que « *Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles* », le point de départ de la modernité est difficile à cerner. Commence-t-elle avec la Renaissance, comme en convient la plupart des historiens ? En 1789, comme l'assure la tradition contre-révolutionnaire catholique ? En 1883, selon le calendrier péguyste, ou bien notre cycle est-il depuis des millénaires celui de l'Âge sombre des Védas et de René Guénon, bien que la chute, qui s'accélère, puisse parfois être ralentie par quelque Retardateur (Katechon) paulinien ? S'est-elle construite à rebours de la chrétienté ou en est-elle le produit sécularisé ? Si elle s'oppose au monde traditionnel, qu'en est-il de ce dernier ? Michel Michel s'inscrit d'évidence dans la filiation de Chesterton mais sa grande force et l'originalité de son point de vue reposent sur une connaissance très fine du corpus guénonien. Catholique, il se situe dans la Tradition de l'Église mais il intègre à sa réflexion la Tradition primordiale, non en vue d'une synthèse (laquelle supposerait une distinction entre l'exotérisme et de l'ésotérisme, ce qui n'est pas son propos) mais pour opérer une double critique à la fois périlleuse et salutaire de l'Église et de la modernité.

*Le Recours à la tradition* peut être lu comme le versant historique, sociologique et théologique de la métaphysique telle que l'expose Jean Borella dans un certain nombre d'ouvrages notamment parus dans la même collection. Pour le dire d'une formule : l'Église a perdu le sens, la nature et la raison du symbole mais elle peut se ressourcer en renouant avec « *ce qui a toujours été cru partout, toujours et par tous* ». Toute la difficulté, bien entendu, est de comprendre comment s'y insère le « Nouveau » de la Bonne Nouvelle du Nouveau Testament mais, aussi, la clôture de la Révélation par le Christ... en même temps que l'action toujours renouvelée du Paraclet (sans parler de celle, qui ne l'est pas moins, de Satan voire de l'Antéchrist). En d'autres termes : qu'en est-il de la médiation ecclésiale pour l'« *homme de désir* » ? Ou encore : comment aller vers le monde (prédication, sacrements, prosélytisme, conversions...) sans être du monde, en particulier lorsque celui-ci ne veut rien savoir de sa provenance, la récuse ou l'interprète « follement » ?

Michel Michel se tient donc, forcément, sur la ligne de crête. Le « *Sous Ponce Pilate* » du Credo, la temporalité historique

et messianique, l'Incarnation de l'éternel dans le temporel ouvrent un certain nombre de possibles que nous n'avons manifestement pas épuisés. Les fissures de la Grande Muraille, loin de se résorber, s'élargissent. Tout se passe comme si la plus grande réussite temporelle du christianisme – en tout cas, au point où nous en sommes – était l'accomplissement triomphal de ses hérésies. Chiche !, répond Michel Michel, en faisant preuve d'une hardiesse toute jungienne : le christianisme contient ou porte des possibilités de dissolution, autant que le Shiva de la Trimurti hindoue (bien que son orthodoxie ne les reconnaisse pas, ce qui fait une sacrée différence.)

« *Si le christianisme est la religion de la fin de l'Homme et de la fin des temps, écrit-il, n'est-il pas compréhensible qu'il se présente sous le double aspect de la rédemption et de la dissolution ? Non seulement le christianisme détruit les illusions de ce monde, mais par ses sous-produits dérivés – en langage théologique, ses hérésies – il contribue, à la fin des temps, à bouleverser l'ordre traditionnel un peu vermoulu qui maintenait la viabilité du monde.* »

D'ordinaire, on considère ainsi que le diable porte pierre mais cela pourrait aussi fort bien entraîner une reconsidération du mystère d'iniquité – terrain sur lequel Michel Michel ne s'aventure pas quoi qu'on le sente tenté.

On ne peut que l'approuver lorsqu'il en appelle au christianisme populaire des rogations, des anges, des sources miraculeuses, à la sortie hors de l'épistémè classique et de ses puissances de désenchantement. On ne peut que l'approuver, également, lorsqu'il souligne l'ampleur de la dévastation. Il n'en reste pas moins que l'espérance eschatologique a ouvert une brèche dans le bel ordonnancement cosmologique et métaphysique par où se sont engouffrés bien des monstres et des diables. Une autre intelligence, symbolique, de la Révélation aurait été sans doute possible mais tel n'est pas le chemin que nous avons emprunté. Elle demeure néanmoins en réserve. C'est à elle, me semble-t-il, que Michel Michel en appelle avec raison.

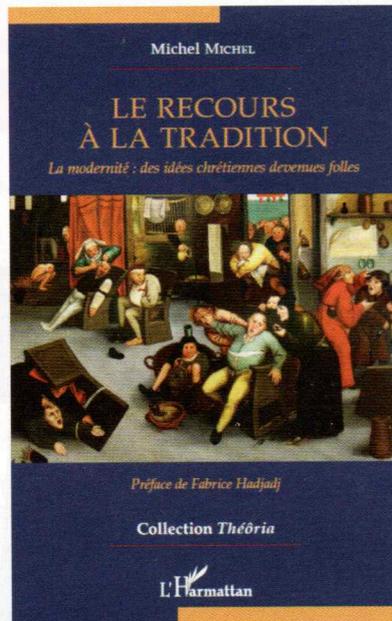
Michel Michel, *Le Recours à la tradition*, L'Harmattan.

## Le recours à la tradition

Dans le contexte d'un monde moderne en déroute, l'universitaire sociologue Michel Michel appelle au *Recours à la tradition* (éditions L'Harmattan, 282 pages), non pas par nostalgie du passé, mais parce que les principes qui fondent le « monde moderne » (individualisme, croyance au progrès illimité, religion séculière prométhéenne qui domine notre temps, pensée progressiste dont le gauchisme et autres billevesées) sont pour paraphraser Gilbert Keith Chesterton, des « idées chrétiennes devenues folles ».

De fait, il a été plus facile à l'Église « d'aller aux barbares » que de résister à ses propres hérésies. C'est ainsi qu'une bonne partie d'elle-même s'est ralliée aux hérésies de la modernité (Ralliement, concile Vatican II...) qui – sous prétexte de vivre avec son temps – font oublier l'homme de toujours au profit d'un individu sans feu ni lieu. On pense ici à cette forte pensée de Bonald écrivant « *Il faut marcher avec son siècle, disent les hommes qui prennent pour un siècle les courts moments où ils ont vécu. Mais, depuis Tacite, on appelle l'esprit du siècle tous les désordres qui y dominent, speculum vocatur ; ce n'est pas avec un siècle, c'est avec tous les siècles qu'il faut marcher ; et c'est aux hommes, quelquefois à un homme seul, qu'il appartient de ramener le siècle à ces lois éternelles qui ont précédé les hommes et les siècles, et que les bons esprits de tous les temps ont reconnues* ».

Traditionnaliste intégral, l'auteur reproche à la pensée moderne de s'être écartée du traditionnel, pour aboutir à une vision des choses essentiellement matérialiste et progressiste. C'est pourquoi, c'est bien la notion même de civilisa-



tion qui se trouve maintenant menacée. En effet, il n'y a pas de scission entre les civilisations traditionnelles car la véritable scission se fait entre toutes ces civilisations et l'univers occidental dégénéré qui ne reconnaît aucun principe supérieur et est véritablement devenu « anormal », avec, en même temps, son insupportable prétention de symboliser le passage de l'ombre à la lumière, c'est-à-dire le triomphe de l'idéologie sur la raison. N'oublions jamais que le culte des Lumières a conduit aux immondes crimes de la Terreur.

Ce que nous dit Michel Michel, adepte du pérennialisme (mais jamais « guénolâtre ») et aussi disciple éclairé de Charles Maurras, est que la tradition n'est pas le culte des cendres, le repliement conservateur sur un passé mort, mais la réaction salutaire et la préservation du feu. Avec la post-modernité, y recourir est la plus probable arche de salut pour passer le naufrage annoncé de la modernité. Ainsi la tradition est bien cette boussole infallible qui permettra de surmonter la crise du monde moderne qui est principalement due au fait que la civilisation occidentale moderne est proprement antitraditionnelle.

| Charles Saint-Prot

Cette illustration est un ambigramme, c'est-à-dire que le texte peut être lu selon différent point de vue. Retournez votre revue et lisez...

Cet ambigramme a été réalisé par Basile Morin, graphiste français. C'est un exercice de calligraphie qui utilise les illusions d'optique.

michel